



MARK GREANEY

THE
GRAY MAN

SUSPENSE

l'Archipel

MARK GREANEY

THE GRAY MAN

*traduit de l'américain (États-Unis)
par Philippe Vigneron*

l'Archipel

Ce livre a été publié sous le titre
The Gray Man
par Berkley, New York, en 2009.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4192-3

Copyright © Mark Strode Greaney, 2009.
Copyright © L'Archipel, 2022, pour la traduction française.

*À Edward F. Greaney Jr
et Kathleen Cleghorn Greaney.*

Papa et maman, vous me manquez.

Prologue

Un éclair lumineux dans le ciel matinal attira l'attention de l'homme couvert de sang au volant du Land Rover. Les verres polarisés de ses Oakley protégeaient ses yeux des rayons aveuglants du soleil, mais le reflet sur le pare-brise l'obligea à plisser les paupières. Il essaya d'identifier l'appareil en flammes qui, à présent, tournoyait en direction du sol, laissant derrière lui un panache de fumée noir semblable à une queue de comète.

C'était un hélicoptère, un énorme Chinook de l'US Army et, malgré l'horreur de la situation pour son équipage, l'homme dans la voiture poussa un soupir de soulagement. Son exfiltration devait être effectuée par un KA-32T russe piloté par des mercenaires polonais en provenance de la frontière turque.

Il regarda l'appareil piquer dans une spirale incontrôlée et souiller le ciel bleu de traînées de kérosène en feu.

L'homme couvert de sang braqua sèchement sur la droite et accéléra vers l'est. Il fallait foutre le camp à toute vitesse de cette zone. Il aurait voulu aider les Américains à bord du Chinook mais il savait que leur destin ne lui appartenait pas.

Il avait déjà ses propres problèmes. Il venait de passer cinq heures à foncer à travers les plaines de l'Irak occidental, laissant derrière lui le sale boulot qu'il avait accompli pour se rendre au point d'exfiltration – encore vingt minutes et il y serait. Un hélico abattu, c'était

l'assurance de voir bientôt cet endroit grouiller de combattants armés, qui s'acharneraient sur les cadavres, déchargeraient leurs fusils d'assaut en tirant en l'air et sauteraient dans tous les sens comme des putains de dégénérés.

Le conducteur ensanglanté ne regrettait pas d'échapper à cette petite fête, et encore moins d'en faire partie...

Il fixa du regard la route devant lui. *Ce n'est pas mon problème*, se répétait-il. Il n'était pas formé aux missions de sauvetage, il n'était pas formé aux opérations de secours, et encore moins formé à négocier la libération d'otages.

Il était formé à tuer. C'est ce qu'il avait fait de l'autre côté de la frontière, en Syrie, et il était temps à présent de quitter le lieu du crime.

Tandis que le Land Rover accélérail dans la brume et la poussière à plus de cent kilomètres-heure, l'homme se lança dans un dialogue avec lui-même. En son for intérieur, une voix lui ordonnait de faire demi-tour, de foncer vers le lieu du crash pour retrouver des survivants dans la carcasse du Chinook. Sa voix extérieure était nettement plus réaliste :

— Continue de rouler, Gentry, continue... Ces gars sont foutus. Plus rien à faire...

Paroles pleines de bon sens. Pourtant, son monologue intérieur refusait de s'arrêter.

1

Les premiers arrivés sur le site du crash n'étaient pas des hommes d'Al-Qaïda et n'avaient rien à voir avec l'hélico abattu. C'étaient quatre gamins du coin armés de Kalachnikov à crosse en bois qui contrôlaient un vague barrage routier à une centaine de mètres de la rue où l'appareil s'était écrasé. Ils se frayèrent un chemin parmi les badauds qui commençaient à former un attroupement, tandis que des commerçants et des gosses couraient se mettre à l'abri du double rotor incontrôlable et que les chauffeurs de taxi faisaient des embardées pour éviter l'appareil. Les quatre garçons armés approchèrent de la carcasse, méfiants mais sans le moindre embryon d'organisation tactique. Une détonation soudaine en provenance du brasier – coup de feu d'un pistolet chauffé à blanc par les flammes – suffit à les envoyer à couvert. Après un instant d'hésitation, ils relevèrent la tête, visèrent le tas d'acier informe et leurs fusils se cabrèrent dans le crépitement des chargeurs vidés.

Un homme en treillis carbonisé de l'armée américaine s'extirpa en rampant de l'épave. Les gamins le criblèrent de dizaines de balles. Son calvaire cessa dès les premiers impacts sur son dos.

Galvanisés par l'adrénaline après avoir tué un homme devant une foule vociférante, les garçons sortirent de leur cachette et s'approchèrent des restes du Chinook. Après avoir rechargé leur Kalachnikov, ils visèrent les cadavres dans le cockpit en feu – sans avoir le temps de tirer : trois

véhicules surgirent derrière eux, des pick-up transportant des Arabes armés.

Al-Qaïda.

Prudents, les quatre gamins coururent se fondre parmi les civils, entonnant des louanges à Dieu tandis que les hommes masqués se déployaient autour de l'appareil en flammes.

Les cadavres désarticulés de deux autres soldats tombèrent de l'arrière du Chinook, et ce furent les premières images saisies par les trois membres de l'équipe d'Al Jazeera en descendant d'un des pick-up.

*

À moins de deux kilomètres, le Land Rover quitta la route et descendit dans un lit de rivière asséché. Une fois le véhicule suffisamment masqué par les hautes herbes brunes, Gentry sortit de l'habitacle, courut jusqu'au hayon, jeta un sac sur son dos et souleva par la poignée un long étui beige.

En s'éloignant, il remarqua pour la première fois le sang séché sur son ample tunique traditionnelle. Ce n'était pas son sang à lui, mais la tache était reconnaissable.

Et il savait d'où venait ce sang.

Trente secondes plus tard, il franchit la petite crête près du lit de la rivière et, le plus vite possible, rampa en poussant son paquetage devant lui. Quand il s'estima suffisamment dissimulé par le sable et les roseaux, Gentry sortit de son sac à dos une paire de jumelles et visa le panache de fumée noire au loin.

Les muscles tendus de sa mâchoire se crispèrent un peu plus.

Le Chinook s'était écrasé dans une rue de la ville de Ba'aj, et la foule s'était déjà jetée sur l'épave. Les jumelles n'étaient pas assez performantes pour permettre d'observer la scène de façon détaillée. Gentry roula sur le côté et ouvrit l'étui beige.

Il contenait un Barrett M107, un fusil calibre .50 tirant des balles de la taille d'une demi-canette de bière à une vitesse initiale avoisinant neuf terrains de football américain par seconde.

Gentry ne chargea pas son arme. Il visa le site du crash à l'aide de sa puissante lunette à grossissement $\times 16$ et vit le brasier, les pick-up, les civils sans armes et les hommes armés.

Certains ne portaient pas de masques. Des voyous de la région.

D'autres dissimulaient leur visage sous un masque noir ou en l'enveloppant dans un keffieh. Des membres d'Al-Qaïda. Les fils de pute en provenance de l'étranger. Venus là pour tuer les Américains, leurs collaborateurs et tirer profit de l'instabilité politique dans le pays.

Un éclat de métal s'éleva dans l'air puis s'abattit d'un coup. Un sabre frappant une silhouette au sol. Malgré la puissance de la lunette du fusil de sniper, Gentry ne put déterminer si l'homme prostré était déjà mort ou encore vivant quand la lame l'avait coupé en deux.

Il serra de nouveau la mâchoire. Gentry n'était pas un soldat américain, il ne l'avait jamais été. Mais il était américain, ça oui. S'il n'éprouvait envers l'armée de son pays ni sens de la responsabilité ni proximité d'aucune sorte, il avait vu pendant des années à la télévision des atrocités comparables à celle dont il venait d'être témoin. Elles le révulsaient. Elles le rendaient furieux. Elles poussaient son immense sang-froid à son extrême limite.

Les hommes autour de l'appareil se muèrent en une masse ondulante. À travers le rideau éblouissant de la chaleur montant de la terre aride entre son point d'observation et le site du crash, Gentry mit un moment avant de comprendre ce qui se passait. Mais il reconnut bientôt l'inévitable explosion de frénésie jubilatoire qui s'emparait des bourreaux autour de l'hélicoptère abattu.

Ces ordures dansaient sur les cadavres.

Gentry retira l'index du pontet de l'énorme Barrett. La détente était douce sous son doigt. Le rayon de mesure laser lui indiqua la distance, et quelques tentes agitées par le vent une idée de la correction de trajectoire à prendre en compte.

Mais mieux valait ne pas tirer, il le savait. Bien sûr, s'il chargeait son fusil et pressait la détente, il tuerait deux ou trois enfoirés, mais la zone se transformerait instantanément en enfer sur terre. Découvrant la présence d'un tireur embusqué, tous les mâles post-pubères équipés d'une arme et d'un téléphone lui colleraient au cul avant qu'il se retrouve à moins de dix kilomètres de son point de rendez-vous. L'exfiltration serait annulée, obligeant Gentry à trouver seul un moyen de quitter la zone de sa mission.

Non, se dit-il. La soif de vengeance était justifiée, mais elle le propulserait dans une spirale d'emmerdes qu'il ne se sentait pas de taille à affronter. Il était capable d'exploser une demi-douzaine de ces enculés aussi vite qu'il laçait ses rangers mais le prix à payer pour cette satisfaction était trop élevé.

Il cracha devant lui un mélange de salive et de sable puis se retourna et rangea l'immense Barrett dans son étui.

*

L'équipe de la chaîne Al Jazeera avait été acheminée clandestinement depuis la Syrie dans l'unique but de relayer la victoire d'Al-Qaïda dans le nord de l'Irak. Le caméraman, le preneur de son et le journaliste-producteur avaient suivi le trajet indiqué par Al-Qaïda, dormi dans des planques d'Al-Qaïda avec les membres d'une cellule d'Al-Qaïda et ils avaient filmé le tir du missile, l'impact avec le Chinook et la boule de feu dans le ciel.

À présent, ils filmaient la décapitation rituelle d'un soldat américain déjà mort. Un homme d'une quarantaine

d'années dont l'étiquette sur le gilet pare-balles portait le nom : «PHILLIPS – MISSISSIPPI NATIONAL GUARD.» Aucun membre de l'équipe ne parlait anglais mais tous étaient bien conscients d'avoir filmé la destruction d'une unité d'élite de commandos de la CIA.

Pour commencer leur louange rituelle à Allah, les combattants se mirent à danser et à tirer en l'air. Le groupe d'Al-Qaïda comptait seize membres, mais c'étaient à présent plus de trente hommes armés qui défilaient dans la rue, devant la carcasse en acier fumante. Le caméraman braqua son objectif sur un *moqtar* – un chef local – qui dansait au milieu du groupe en transe. Le cadrage était parfait : sur fond d'épais nuage de fumée noire, sa *dish-dasha* blanche offrait un contraste magnifique. Le *moqtar* sautillait sur un pied devant l'Américain décapité en brandissant au-dessus de lui un cimenterre dégoulinant de sang.

C'était ça, le plan parfait. Le caméraman sourit et fit de son mieux pour rester professionnel, ne pas se laisser entraîner par le rythme de la danse de réjouissance à la gloire d'Allah dont lui et sa caméra étaient désormais témoins.

Le *moqtar* poussa un cri auquel répondirent les autres :
— *Allahu Akbar!* Dieu est le plus grand!

Euphorique, il se mit à trépigner avec les autres étrangers masqués. Son regard se baissa sur le tas de viande sanglante et carbonisée et son épaisse toison faciale s'ouvrit sur un sourire édenté.

À son tour, l'équipe d'Al Jazeera se laissa aller à des cris extatiques. D'une main ferme, le caméraman enregistrerait toute la scène.

C'était un pro. Le sujet restait centré dans le cadre, la caméra ne tremblait pas, ne tressautait pas.

Jusqu'à ce que la tête du *moqtar* bascule de travers, ouverte comme un melon éclaté, dans une gerbe de tendons, de sang et d'os violemment projetés en tous sens.

Cette fois, la caméra trembla.

*

Gentry n'avait pas pu résister.

Tout en tirant balle après balle en direction du groupe, il se maudissait à haute voix pour son manque de discipline, conscient d'avoir foutu en l'air son propre timing et toute son opération. Mais il n'entendait pas ses injures : même équipé de bouchons d'oreilles, il était assourdi par les détonations du Barrett propulsant ses énormes projectiles, tandis que les gaz disséminés par le frein de bouche soulevaient un nuage de sable et de débris vers son visage et ses bras.

Il marqua une pause, le temps d'installer un nouveau chargeur bien lourd, et prit la mesure de la situation. D'un point de vue strictement professionnel, il avait pris la décision la plus stupide imaginable. Elle revenait à hurler aux insurgés qu'un ennemi mortel se cachait non loin d'eux.

Mais *putain*, c'était la seule chose à faire, il le savait. Il cala le fusil massif contre son épaule, où la pulsation du recul se faisait déjà sentir, visa en direction de l'hélicoptère abattu et reprit son entreprise de vengeance légitime. À travers sa lunette de visée, il vit des membres humains voler en l'air quand l'énorme balle perfora un tueur masqué en plein torse.

C'était de la vengeance pure et simple. Gentry savait que sa décision n'altérerait que peu la situation générale. Tout au plus aidait-il quelques fils de pute à passer de l'état solide à l'état liquide. Son fusil continuait à décimer les assassins qui tentaient de fuir, mais son esprit se souciait déjà de son avenir immédiat. Il ne prendrait même pas la peine de rallier la zone d'exfiltration. Les survivants d'Al-Qaïda seraient trop contents de passer leur fureur sur un nouvel hélicoptère. Non, décida Gentry : il s'exfiltrerait

à pied. Se trouverait une conduite de drainage ou un petit oued, se couvrirait de terre et de débris, resterait allongé toute la journée sous la chaleur, ignorant la faim, les piqûres d'insectes, l'envie de pisser.

Ça allait être chiant.

En même temps, conclut-il en encastrant son troisième et dernier chargeur dans le fusil au canon fumant, cette mauvaise décision de sa part avait tout de même un avantage. Après tout, une demi-douzaine de fils de pute morts, c'était toujours bon à prendre.

2

Quatre minutes après la dernière série de tirs du tireur d'élite, un des rescapés du groupe d'Al-Qaïda sortit craintivement la tête de l'embrasure de l'atelier de réparation de pneus où il s'était réfugié. Quelques instants plus tard – chaque seconde le rassurant un peu plus sur le fait que sa tête allait bien rester fixée à son cou –, le Yéménite âgé de trente-six ans ressortit dans la rue. Bientôt suivi par d'autres, lui et ses compatriotes se rassemblèrent autour du carnage. Il compta sept morts – une estimation réalisée en divisant par deux le nombre de membres inférieurs gisant dans la bouillie sanglante, car impossible d'identifier les têtes ou les torsos des cadavres.

Cinq d'entre eux étaient ses frères d'Al-Qaïda, parmi lesquels le chef de sa cellule. Les deux autres étaient des gars du coin.

À sa gauche, le Chinook continuait de se consumer. Il s'en approcha, passant devant des hommes cachés derrière des voitures et des conteneurs, aux pupilles dilatées sous l'effet du choc. L'un d'eux, terrifié, s'était fait sous lui. Il se tordait comme un fou sur les pavés, gisant dans ses excréments.

— Debout, imbécile! cria le Yéménite masqué.

Il lui donna un coup de pied dans les côtes et repartit vers l'hélicoptère. Quatre autres camarades s'étaient abrités derrière un pick-up, avec l'équipe d'Al Jazeera. Le caméraman fumait une cigarette – sa main agitée de

tremblements, comme un Parkinson en stade terminal. De l'autre, il tenait encore sa caméra.

— Tous les hommes en vie, dans les pick-up! On va trouver ce sniper!

Il regarda en direction de la plaine, des collines arides, des routes qui partaient vers le sud. À presque deux kilomètres, un nuage de poussière flottait au-dessus d'un monticule.

— Là-bas!

— On... on va là-bas? demanda le preneur de son d'Al Jazeera.

— *Inch'Allah*. Si dieu le veut.

Au même moment, un garçon apparut et cria aux hommes d'Al-Qaïda de venir voir. Il s'était réfugié dans un café, à quinze mètres à peine du nez défoncé de l'hélicoptère. Le Yéménite et deux hommes enjambèrent un torse ensanglanté maintenu en un morceau par une tunique noire en lambeaux. C'était le Jordanien, leur chef. À l'endroit où il s'était effondré, une gerbe de sang recouvrait la façade et la vitrine du café – tout juste s'il n'avait pas été entièrement repeint en rouge écarlate.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? cria le Yéménite, furieux.

Le garçon haletait, comme s'il hyperventilait. Il parvint à articuler:

— J'ai trouvé quelque chose...

Le Yéménite et deux hommes le suivirent à l'intérieur du petit café. Marchant dans des flaques de sang, ils contournèrent une table renversée et se penchèrent par-dessus le comptoir. Là, adossé au mur, un jeune soldat américain était assis par terre. Ses yeux ouverts clignaient rapidement. Il tenait dans ses bras un autre infidèle – un homme noir, apparemment inconscient ou mort. Aucune arme n'était visible.

Le Yéménite sourit et donna une tape sur l'épaule du garçon. Puis, se retournant, il cria aux hommes restés dehors:

— Amenez les voitures!

Une dizaine de minutes plus tard, trois pick-up d'Al-Qaïda se séparaient à un carrefour. Deux véhicules fonçaient vers le sud. À leur bord, neuf hommes pendus à leurs téléphones, appelant des renforts pour les aider à traquer le sniper solitaire. Dans le troisième pick-up, le Yéménite, accompagné de deux membres d'Al-Qaïda, emmenait les prisonniers américains dans une planque près d'Hatra. Là, il appellerait son chef pour discuter de la meilleure façon d'exploiter ce butin de guerre.

Le Yéménite était au volant, un jeune Syrien assis côté passager. Sur la plate-forme du véhicule, un Égyptien surveillait le soldat en état de quasi-catatonie et son frère d'armes mourant.

*

Ricky Bayliss, vingt ans, se remettait peu à peu du choc du crash. Il le savait car à la douleur sourde de son tibia fracassé avaient succédé des spasmes de douleur chauffée à blanc. Il regarda sa jambe et ne vit qu'un pantalon de treillis déchiqueté et noirci, et un ranger tourné vers la droite dans une posture grotesque. Le GI noir gisait juste à côté de sa chaussure. Bayliss ne le connaissait pas mais l'étiquette sur sa veste portait un nom: CLEVELAND. Cleveland était inconscient. Il aurait même pu passer pour mort si son torse ne se soulevait pas légèrement sous son gilet tactique. Par réflexe, dopé à l'adrénaline, Ricky l'avait traîné hors de l'épave de l'hélicoptère puis avait rampé jusqu'à une échoppe pour se mettre à l'abri – avant d'être découvert quelques minutes plus tard par des gosses irakiens aux yeux écarquillés.

Un instant, il pensa à ses camarades tués dans le Chinook et une tristesse incrédule l'envahit. Elle se dissipa vite quand il leva les yeux vers l'homme assis au-dessus de lui sur la plate-forme. Les amis morts de

Ricky étaient des putains de veinards. C'était *lui* qui n'avait pas eu de chance. Lui et Cleveland, si le gars se réveillait un jour. Ils allaient tous les deux finir décapités en mondovision.

Le terroriste regarda Bayliss et posa sa basket sur la jambe en bouillie du jeune homme. Avec un large sourire révélant des dents gâtées semblables à des crocs, il appuya lentement.

Ricky poussa un hurlement.

*

Le pick-up fonçait sur la route, franchit une colline à la sortie d'Al-Ba'aj puis ralentit à l'approche d'un barrage aux abords de la ville – une installation fréquente chez les insurgés. Une lourde chaîne passée autour de deux poteaux pendait au ras du bitume sablonneux. Deux miliciens étaient visibles : l'un vautre sur une chaise en plastique, la tête appuyée contre le mur d'une cour de récréation d'école. L'autre se tenait à une extrémité de la chaîne, près de son acolyte assoupi. Suspendue à son dos, une Kalachnikov au canon pointé vers le sol. Il tenait à deux mains une assiette de houmous et un pain pita. Un peu de nourriture souillait sa barbe. De l'autre côté du barrage, un vieux berger pressait son misérable troupeau de chèvres le long de la route.

L'homme d'Al-Qaïda lâcha un juron devant l'asthénie des insurgés du nord-ouest de l'Irak. C'était ça, leur check-point ? Deux glandeurs ? Avec des crétins pareils, les sunnites n'avaient plus qu'à capituler devant les Kurdes et les Yézidis.

Le Yéménite freina, baissa la vitre et cria à l'Irakien debout :

— Laisse-nous passer, abruti ! Il y a un sniper au sud !

Le milicien posa son assiette. Avança d'un pas mesuré vers le pick-up arrêté au milieu de la route. Il porta une

main à son oreille comme s'il n'avait pas entendu ce que le Yéménite lui avait crié.

— Retire la chaîne, ou je...

Le Yéménite quitta des yeux l'insurgé qui approchait pour regarder celui assis contre le mur. Sa tête venait de s'affaler sur le côté – et elle restait là, pendante. Une fraction de seconde plus tard, son corps bascula en avant, tomba de la chaise pour s'étaler dans le sable. Le milicien était mort, la nuque sectionnée au niveau d'une vertèbre cervicale.

À l'arrière du pick-up, l'Égyptien remarqua lui aussi qu'il y avait un problème. Il se leva d'un coup sur la plate-forme, présentant une menace mais décontenancé par la situation. Comme son nouveau chef au volant, il regarda le milicien sur la route.

Le milicien barbu leva le bras droit devant lui. Un pistolet noir jaillit de la manche de son ample tunique.

Deux coups rapides, sans la moindre hésitation, et l'Égyptien s'effondra sur la plate-forme.

*

Étendu sur le dos, Bayliss fixait le soleil écrasant de midi. Il sentit le véhicule ralentir, s'arrêter, entendit le chauffeur crier quelques mots. Puis deux coups de feu et l'homme masqué au-dessus de lui s'écroula. Mort.

Une autre série de tirs autour de lui, du verre qui vole en éclats, un bref cri en arabe – puis le silence.

Ricky se mit à remuer en grimaçant, tentant de repousser le cadavre sanglant tombé sur lui. Ses efforts s'interrompirent quand le terroriste mort fut soulevé hors du pick-up et jeté sur la route. Un homme barbu vêtu d'une *dishdasha* grise attrapa Ricky par les sangles de son gilet et le força à s'asseoir.

La brutalité du soleil empêchait Ricky de distinguer les traits de l'inconnu.

— Tu peux marcher?

Ricky avait l'impression d'une hallucination provoquée par le choc. L'homme lui avait parlé anglais avec un accent américain. Il répéta en criant :

— Hé, mon gars! Reste avec moi! Tu peux marcher? D'une voix lente, Bayliss répondit à l'apparition.

— Ma jambe... ma jambe est cassée... et l'autre mec est mal en point...

L'inconnu examina la jambe de Ricky et conclut :

— Fracture tibia-péroné. Tu survivras.

Posant la main sur le cou du soldat inconscient, il livra un pronostic plus sombre :

— Il est foutu.

Un rapide coup d'œil – trop rapide pour que le jeune homme du Mississippi distingue le visage de l'homme.

— On le laisse comme ça. On fera ce qu'on peut pour lui plus tard, mais en attendant tu vas monter côté passager. Mets ça sur ta tête.

Le barbu retira le keffieh du visage du terroriste mort, le tendit à Bayliss.

— Je ne peux pas marcher avec cette jambe...

— Va bien falloir. On doit foutre le camp. Je vais récupérer mon matos. Allez, bouge!

L'inconnu sauta du pick-up et disparut dans une allée sombre. Bayliss lança son casque en Kevlar dans la cabine, enroula le keffieh autour de sa tête, descendit de la plateforme et posa sa jambe valide par terre. Une douleur insupportable le foudroya, partant de son tibia droit vers son cerveau. La rue s'emplissait de civils de tout âge, qui restaient à distance comme un public assistant à une pièce ultra-violente.

Bayliss sautilla jusqu'à la portière, l'ouvrit et un Arabe masqué en tunique noire dégringola sur la route. Au-dessus de son œil gauche, le point d'impact d'une seule balle. Un autre terroriste était effondré sur le volant. Une écume sanglante s'écoulait de ses lèvres à chaque

respiration sifflante. Ricky venait de refermer la portière quand l'Américain ouvrit celle côté conducteur, tira le terroriste d'un coup sec et le fit tomber sur l'asphalte. Il sortit son pistolet et, sans même un regard, lui tira une balle. Puis il lança dans la cabine un sac brun, un AK-47 et une carabine M4. Il grimpa derrière le volant et le pick-up s'ébranla, roulant par-dessus la chaîne abaissée du checkpoint.

Le cerveau de Ricky s'efforçait toujours de comprendre ce qui était en train de se passer. Sa voix articula lentement :

— Il faut qu'on retourne là-bas... Il y a peut-être des survivants.

— Il n'y en a pas. Tu es le seul.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je le sais.

Ricky hésita.

— Tu... tu fais partie du groupe de snipers qui ont buté ces types à l'endroit du crash ?

— Possible.

Pendant près d'une minute, ils roulèrent en silence. Bayliss regardait les montagnes droit devant, puis ses yeux se baissèrent sur ses mains tremblantes. Bientôt, le jeune soldat se tourna vers le conducteur.

Aussitôt, l'inconnu lança :

— Ne regarde pas mon visage !

Bayliss obéit, retourna à la route.

— Tu es américain ?

— Exact.

— Forces spéciales ?

— Non.

— Navy SEAL ?

— Non.

— Force Recon ?

— Non plus.

— Je sais. Tu es de la CIA, un truc dans ce genre ?

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de composer
par Atlant'Communication